

« Avant-propos », LTM, septembre-octobre 1962, n°196-197.

Alors qu'il est techniquement maître de l'appareil productif, toute responsabilité lui est déniée dans l'orientation de la production ; dans le choix du rythme et de la localisation des investissements, de la répartition sociale et géographique des richesses ; dans le choix des priorités. Il y a divorce complet entre pouvoir technique et pouvoir économique et politique, le premier étant appelé à s'exercer dans les limites prédéterminées par le second en vue du profit financier maximum. C'est de cette contradiction fondamentale qu'est née (et que s'est diffusée dans des secteurs plus traditionnels), la revendication que le pouvoir syndical s'étende aux choix et à la gestion économique de l'entreprise – ou plus exactement du groupe industriel, de la branche, du secteur – et à tous les aspects du rapport de travail (formation professionnelle, qualifications, organisation du travail, relation salaire-productivité etc.).

Stratégie ouvrière et néo-capitalisme, 1964

C'est l'extrême misère humaine et culturelle à laquelle non seulement l'industrie du capitalisme avancé, mais surtout ses institutions, son enseignement et sa culture ont réduit le travailleur technique. (...) De crainte de former des hommes qui, en raison du développement « trop riche » de leurs facultés, refuseront la soumission disciplinée à une tâche trop étroite et à la hiérarchie industrielle, on a voulu les amputer au départ : on les a voulus compétents mais bornés, actifs mais dociles, intelligents mais ignorants de tout ce qui déborde leur fonction, incapables de lever le regard de leur tâche. Bref on les a voulus *spécialistes*.

« Préface », Critique de la division du travail, 1973

En France et en Italie, une nouvelle génération d'ouvriers d'origine rurale, chassée vers les chaînes de montage par la concentration capitaliste de l'agriculture, se révoltait contre la parcellisation des tâches, la hiérarchie, les cadences, les chefs, le salaire au rendement, tandis qu'aux États-Unis l'absentéisme, le coulage des temps, le sabotage des pièces entamaient les marges de profit escomptées. (...)

Le gigantisme des machines complexes dominant les centaines de travailleurs parcellaires qui les servent, n'est pas nécessairement plus efficace que l'équipe d'hommes et de femmes collaborant au maniement de machines plus légères et plus petites, perfectionnées par les ouvriers eux-mêmes. (...) L'essor du « communisme asiatique » et le soulèvement des O.S. en Europe sont rapidement venus à bout d'un mythe sur lequel les mandarins de nos sociétés avaient assis leurs pouvoirs et leurs privilèges : le mythe que la science et la technique sont « neutres », qu'elles n'ont pas de contenu ni d'empreinte de classe, et que la division du travail qu'elles établissent résulte de « nécessités objectives », non des exigences de l'accumulation capitaliste. (...)

La parcellisation et la spécialisation des tâches, la scission du travail intellectuel et manuel, la monopolisation de la science par des élites, le gigantisme des installations et la centralisation des pouvoirs qui en découle – rien de tout cela n'est nécessaire à une production efficace. Cela est nécessaire, en revanche, à la perpétuation de la domination du capital. Pour celui-ci, toute organisation du travail doit être indissolublement une technique de production et une technique de domination patronale de ceux qui produisent ; car le but de la production capitaliste ne peut être que l'accroissement du capital lui-même, et ce but, étranger aux travailleurs, ne peut être réalisé par eux que sous la contrainte (directe ou feutrée).

¹ Note 8 p. 13 : Marx parle d'ailleurs d'« appropriation des forces productives » et non des seuls moyens de production ; et le terme « appropriation » a chez lui un sens fort qui dépasse de loin son sens juridique. (...) Seuls ceux qui ne sont rien peuvent devenir tout. En fait, ce postulat est totalement abstrait : le fait d'être totalement niés par tout n'engendrera pas automatiquement chez les prolétaires la *capacité* ni la *possibilité*

Produire et dominer ; dominer ceux qu'on fait produire et qu'on asservit à des fins qui leur sont étrangères, à des outils dont on leur impose minutieusement le mode d'emploi : la volonté de domination est profondément inscrite dans la nature des machines, dans l'organisation de la production, dans la division du travail qu'elle matérialise : le capital, ses représentants et fonctionnaires, d'une part, les exécutants du processus de production, d'autre part. Organisation, techniques de production, division du travail forment la matrice matérielle qui, invariablement, reproduit par inertie les rapports de travail hiérarchiques, les rapports de production capitalistes. (...) La technologie est donc, en apparence, la matrice et la cause dernière de tout et on ne voit point comment « l'appropriation collective » de moyens de production portant l'empreinte de cette technologie pourrait rien changer au régime de fabrique, au « rabougrissement » et à l'oppression des ouvriers ». Tant que la matrice matérielle reste inchangée, « l'appropriation collective » de l'ensemble des fabriques ne peut être qu'un transfert *parfaitement abstrait* de la propriété juridique, transfert qui sera bien incapable de mettre fin à l'oppression et à la subordination ouvrières¹.

Pareil transfert, s'il laisse intactes l'organisation et les techniques de production, laissera également intacte, avec l'ancienne division du travail, la matrice des rapports hiérarchiques de domination et de commandement, bref des rapports de production capitalistes : le pouvoir restera au capital, seuls changeront ceux qui le représentent ; le patronat privé sera remplacé par l'Etat-patron, la bureaucratie capitaliste par une bureaucratie « politique », également coupée du peuple, etc. Les rôles et les « compétences » requis par l'ancienne division du travail justifieront la préservation de l'ancien système scolaire sélectif, oppressif, hiérarchisant ; et l'École bourgeoise continuera de répandre des valeurs bourgeoises et de sélectionner une nouvelle bourgeoisie de fonction (ou « bourgeoisie d'Etat »), détentrice non plus de la propriété mais des pouvoirs de disposition et de décision qui étaient liés à celle-ci.

Si la transition au communisme doit avoir lieu ; s'il doit y avoir appropriation *collective* (et non étatique), *par les producteurs*, des moyens de production et victoire de la collaboration volontaire sur la division hiérarchique des tâches, alors il faut que les producteurs directs s'approprient et donc bouleversent les techniques, l'organisation du travail, le mode d'emploi des machines, la disposition des lieux de travail, le rapport au savoir et aux institutions (École) qui le transmettent... Car les « moyens de production » ne sont pas seulement des installations et des machines : ce sont également les techniques, la science incorporées aux machines et installations, *et qui dominent* les ouvriers comme une « puissance productive indépendante du travail ». Eh oui : la science et les techniques également doivent être révolutionnées et reconquises par le prolétariat, réappropriées collectivement, comme puissance commune de tous, par la réunification du travail manuel et intellectuel, la refonte complète de l'organisation du travail mais aussi de l'École.

En aucun cas la classe ouvrière au pouvoir ne peut se borner à alléger le travail, à en réduire la durée et à en augmenter la rémunération : car la détermination capitaliste du travail est – indépendamment même des finalités inacceptables de la production capitaliste – la destruction du travailleur, la négation de sa liberté, bref son aliénation. (...) C'est pourquoi l'émancipation de la classe ouvrière, son pouvoir, *commencent* par la lutte pour reconquérir son intégrité physique, nerveuse, intellectuelle, culturelle au sein du travail, c'est-à-dire par la lutte pour imposer un pouvoir d'auto-détermination du procès de travail.

de se reconquérir totalement en s'appropriant la totalité qui les nie. D'où leur viendrait cette capacité ? Sûrement par des conditions d'oppression et de « rabougrissement » dans lesquelles ils sont tenus. Elle ne peut leur venir que de la *lutte contre* ces conditions, lutte par laquelle le prolétariat révolutionne tout, soi-même y compris.

« Le despotisme d'usine et ses lendemains » (*Critique de la division du travail*, 1971)

Les techniques de production et l'organisation du travail qu'elles commandent ont toujours eu un double but : rendre le travail aussi productif que possible pour le capitaliste et, à cette fin, imposer à l'ouvrier le rendement maximum à travers l'agencement des moyens de production et les exigences objectives de leur mise en œuvre. Le processus de production doit être organisé de telle manière que la contrainte au rendement maximum soit rencontrée par l'ouvrier comme une exigence inerte de la machine elle-même, comme un impératif coulé dans la matière, d'autant plus inexorable et incontestable qu'il semble se confondre avec les lois de fonctionnement d'une machinerie complexe : lois apparemment neutres, échappant à toute volonté et à toute contestation humaines. L'ouvrier doit subir le travail – la quantité autant que la nature de son travail journalier – comme la seule manière possible de servir une machine qui, à son tour, doit lui apparaître comme la seule machine possible : comme la seule solution possible aux problèmes techniques de la production. (...)

La raison profonde de cette contrainte, en effet, n'est pas l'efficacité supérieure du travail imposé (du travail forcé) sur le travail comportant une part d'engagement volontaire. La racine du travail forcé et sa nécessité du point de vue du capital doivent être cherchées plutôt dans la *division sociale* du travail, c'est-à-dire dans le fait que les buts du capital sont étrangers aux ouvriers et doivent leur rester étrangers : il faut amener ceux-ci à travailler à la limite de leurs forces en vue d'un résultat – l'accumulation du capital – auquel ils n'ont aucune part et ne doivent avoir aucune part. Dire qu'ils travailleraient mieux, plus efficacement et en y mettant du leur si le résultat de leur production et le déroulement du processus de travail leur apparaissaient comme *leur chose*, cela revient tout simplement à dire que l'optimisation du processus de travail n'est pas compatible avec le capitalisme. Les patrons des manufactures en étaient déjà conscients. (...)

Autrement dit, l'accumulation du capital ne peut être maximisée que si elle est imposée aux ouvriers comme une exigence étrangère à laquelle toutes les autres exigences doivent être subordonnées. Le capitalisme ne peut se développer et se perpétuer que si l'exigence du capital – qui est de s'accroître – s'incarne comme exigence *séparée* dans la personne du capitaliste et si celui-ci, en tant que fonctionnaire du capital, détient le pouvoir absolu, despotique, sur les lieux de production. (...)

La technologie capitaliste et la division du travail ne se sont donc pas développées en raison de leur efficacité productive prise *en elle-même*, mais en raison de leur efficacité dans le contexte du travail aliéné et forcé, c'est-à-dire d'un travail assujéti à un but qui leur est étranger. Les techniques capitalistes ne visaient pas à maximiser la production et la productivité *en général* de travailleurs *quelconques*, elles étaient conçues pour maximiser la productivité *pour le capital* de travailleurs qui n'avaient aucune raison d'y mettre du leur puisque les buts de leur production leur étaient dictés par une volonté ennemie. Pour les contraindre à se plier à cette volonté, il fallait qu'ils perdent non seulement la propriété des moyens de production mais aussi, dans toute la mesure du possible, le contrôle sur le fonctionnement de ces moyens ; c'est-à-dire le pouvoir – fait d'habileté, de connaissances professionnelles, de savoir-faire – d'assurer le fonctionnement des machines par eux-mêmes, sans le concours d'un encadrement hiérarchique composé d'ingénieurs, de techniciens, de professionnels d'entretien, de préparateurs, etc., toutes gens dont, *techniquement*, l'usine pourrait se passer, mais dont la fonction *politique* est de perpétuer la dépendance des ouvriers, leur subordination, leur séparation d'avec les moyens et le processus de production. La fonction de la hiérarchie d'usine est, en dernière analyse, de soustraire les

² A la différence de l'*élargissement* des tâches – qui consiste à recomposer un certain nombre de tâches parcellaires (de montage, par exemple) en une tâche complexe et moins monotone – l'*enrichissement* des tâches (*job enrichment*) consiste précisément à rendre à l'ouvrier de production la responsabilité des tâches

conditions et les modalités de la mise en œuvre des machines au contrôle ouvrier, en faisant de la fonction de contrôle une fonction séparée. De cette manière seulement les moyens et le processus de production peuvent être érigés en puissance étrangère, autonomisée, exigeant des ouvriers leur soumission. (...)

Replacées dans ce contexte, les tentatives de psycho-sociologues patronaux pour réconcilier les travailleurs avec le travail par l'abolition du despotisme d'usine, apparaissent comme une nouvelle manipulation bien plus que comme une solution aux contradictions de fond ; ils prétendent, en effet, expliquer la désaffection et la résistance vis-à-vis du travail par le seul manque d'intérêt intrinsèque des tâches parcellisées, répétitives, militarisées. (...) Est-ce vrai ? Là où l'élargissement ou l'enrichissement des tâches ont été expérimentés, les résultats ont presque toujours été probants². Cela prouve-t-il que *les* ouvriers peuvent être réconciliés avec *le* travail ? que son absurdité et leur exploitation peuvent être dissimulés efficacement ? que leur domination par et leur séparation d'avec les moyens de production ne sont plus nécessaires au pouvoir du capital ? que l'abolition du despotisme d'usine, l'introduction de la « démocratie industrielle » deviennent possibles, dans l'intérêt du capital lui-même ? Bref, techniques de production et technique de domination, jusqu'ici confondues, peuvent-elles réellement être disjointes et la révolte ouvrière contre le travail forcé être récupérée ? (...)

Bref, la formule a réussi dans la mesure où elle était limitée à des groupes d'ouvriers qui avaient une « attitude positive » envers le travail. Il n'existe pas d'exemple où une classe ouvrière combative, insoumise et politisée ait été récupérée grâce aux améliorations (d'ailleurs réelles) des conditions et du climat de travail que la recomposition des tâches, toujours accompagnée de l'éviction des petits chefs et contrôleurs, permet de réaliser. Au contraire, là où – chez Fiat par exemple – la lutte ouvrière contre l'organisation capitaliste du travail a abouti à des exigences et à des formes d'organisation *autonomes* des travailleurs (aux comités de chaîne et d'atelier, révocables par la base ; à l'auto-limitation des cadences, etc.) non seulement le patron n'a pas fait de concessions « démocratiques », il a tout mis en œuvre pour briser l'autonomie et la résistance ouvrières, pour interdire dans l'usine les organes de démocratie directe (assemblées, comités, conseils) et y rétablir un pouvoir d'encadrement syndical fondé sur la représentation indirecte. (...) L'ambiguïté de la « démocratisation » du processus de travail est donc celle de toute réforme : elle est une récupération réformiste, par le capital, de la résistance ouvrière si elle est instituée d'en haut ; elle ouvre une brèche dans le système de domination du capital si elle est imposée d'en bas au cours d'une épreuve de force – laquelle ne peut être gagnée que si elle déborde le terrain de l'usine. Aussi n'y a-t-il pas lieu de se prononcer pour ou contre l'élargissement des tâches pris *en lui-même*. (...) Encore faut-il que la classe ouvrière apprenne à se servir de ces armes en liant d'emblée la lutte contre le despotisme d'usine et les tâches idiotes, à la lutte contre toute forme de domination et d'exploitation, à la lutte contre la « rationalité » de la production capitaliste.

Le pari des psycho-sociologues repose sur le postulat que le « travail bien fait », requérant intelligence, responsabilité et « créativité », porte en lui-même son propre sens, indépendamment de sa destination finale. Sans blague : peut-on trouver un sens et un intérêt au montage de téléviseurs quand les programmes sont idiots, à la fabrication de bombes à billes, de tissus jetables, de voitures individuelles à obsolescence et usure rapides et qui stagneront dans les embouteillages ?... Quel sens a un travail dont le but dominant (l'accumulation de capital) n'en a pas ? La contestation de l'organisation capitaliste du travail implique la contestation du système

de réglage, de préparation, d'entretien et de contrôle dont il avait été privé. L'enrichissement des tâches élimine donc les « cadres de maîtrise » et « sous-officiers de la production ».

dans son ensemble. Ce n'est qu'en rendant cette contestation explicite et autonome qu'on empêchera la réduction et la récupération réformistes de la résistance ouvrière au despotisme d'usine.

« Techniques, techniciens et lutte des classes » (CDT)

Jusqu'au début de la dernière décennie, la plupart des marxistes considéraient encore les forces productives – particulièrement les sciences et la technique – comme idéologiquement neutres et leur développement comme intrinsèquement positif. (...)

L'hypothèse politique de base y est que la transition au socialisme doit se faire par des voies pacifiques et par étapes et ne doit donc point bouleverser l'organisation du travail, la division du travail et les techniques de production matérielle qui les commandent. Celles-ci, au contraire, doivent être conservées et reconduites mais mises au service de buts sociaux « démocratiques ». Autrement dit, l'ensemble des professions, des compétences et des capacités de travail qui concourent à la production capitaliste sont considérées comme récupérables, dans leur articulation et leur structuration hiérarchique, par la société de transition au socialisme, sans nécessité aucune de ruptures idéologiques, de « révolutions culturelles », de conversions professionnelles, intellectuelles et morales. Tout ce qui est productif du point de vue du capital, dans le cadre du mode de production capitaliste, est censé pouvoir rester productif (voire devenir plus productif encore) dans la période de transition au socialisme. (...)

[Il s'agit de montrer]

1° Que le capitalisme développe les forces productives de manière à en détruire, dissimuler ou nier les potentialités libératrices. Le développement des forces productives et des forces destructives y est indissolublement lié, ce qui est productif à l'échelle de capitaux particuliers pouvant être destructifs à l'échelle de l'économie (du capital) dans son ensemble et, surtout, destructif des possibilités de dépassement du capitalisme que son développement contient en creux.

2° Qu'une partie croissante des forces de travail mises en œuvre par le capitalisme accomplit des travaux improductifs ou proprement parasitaires. Ces travaux requièrent des capacités (ou « compétences ») et confèrent un statut social qui devrait disparaître avec le système capitaliste mais qui, tout en manifestant son irrationnalité, lui assure une base sociale (notamment les nouvelles couches moyennes et parasitaires) assez large.

3° Qu'en somme, le développement capitaliste a lieu de manière que la contradiction entre forces productives et rapports de production, loin de s'explicitier *spontanément*, puisse être contenue et masquée : les forces productives et les capacités de travail stérilisées restent soumises à la logique du système et fonctionnelles par rapport à lui en raison de la déformation même qu'il leur imprime. Aussi la critique de cette déformation ne peut-elle plus être menée *de l'intérieur* du système ni du point de vue des capacités de travail et des forces productives *existantes*, mais seulement du point de vue de *l'au-delà* du système, du dépassement *possible* qui mûrit dans les faits comme une virtualité continuellement ensevelie et niée. D'où la nécessité de la rupture et de la subversion idéologiques, de la lutte frontale contre toutes les manifestations, à tous les niveaux, de l'idéologie capitaliste. (...)

Qu'en est-il de la force productive de la technique et de la science, c'est-à-dire aussi bien des moyens de production dans lesquels elles sont incorporées que des formes et de la division du travail que la « technification » et la « scientification » de la production exigent ? Peut-il être démontré – comme le suggérait concrètement la révolution culturelle chinoise – que sciences et techniques de production portent l'empreinte des rapports de production et de la division du travail *capitalistes* dans leur orientation, leur découpage, leur spécialisation, leur pratique et jusque dans leur langage ? Si oui, il faudra conclure que toute tentative pour révolutionner les

rapports de production exige un changement radical et simultané des moyens et techniques de production (et non seulement de leur destination) : car la conservation de ceux-ci ferait resurgir ceux-là à travers la division capitaliste du travail. Il faudra conclure également que les travailleurs de la science et de la technique ont, *au sein* de leur fonction technico-scientifique, la fonction de reproduire *les conditions et les formes de la domination du capital sur le travail*. (...)

1° La fonction des travailleurs scientifiques et techniques est-elle requise par le processus de production matérielle lui-même – ou par le souci du capital de dominer et de contrôler le travail vivant de manière à en tirer le maximum de surtravail ?

2° La fonction des travailleurs scientifiques et techniques est-elle requise par la recherche des techniques de production matérielles les plus efficaces – ou la recherche des techniques et de l'organisation du travail les plus efficaces est-elle elle-même limitée par – et contradictoire avec – le souci (la nécessité) de garantir le pouvoir incontesté du capital par la division hiérarchique du « travailleur collectif » ?

3° La définition actuelle des qualifications et des compétences est-elle requise avant tout par la division technique du travail et, par conséquent, fondée sur des données scientifiques et idéologiquement neutres – ou la définition des qualifications et des compétences est-elle avant tout idéologique et sociale, pour prolonger et consolider la division sociale du travail ? (...)

Quelle est la fonction et le but de l'accélération de l'innovation technologique, accélération qui exige une proportion croissante de travailleurs scientifiques et techniques s'occupant de recherche et de développement *dans l'industrie ou pour le compte de l'industrie* ? (...) En bref : *la principale fonction de la recherche et de l'innovation est de contrecarrer la tendance à la baisse du taux de profit et de créer de nouvelles occasions d'investissement rentable*. (...)

Ce type de croissance est évidemment incapable d'éliminer la pauvreté et d'assurer la satisfaction des besoins collectifs, sociaux et culturels. Il produit plutôt de nouveaux types de pauvreté dus à la destruction de l'environnement, à la détérioration du cadre de vie urbain, à des pénuries aiguës en matière de logement, d'équipements hospitaliers, de transports collectifs, d'hygiène publique, etc. En résumé, une partie appréciable des forces productives mises en œuvre par le mode de production capitaliste et, plus particulièrement, une partie appréciable des connaissances, des compétences et de la recherche scientifique et technique ne sont « productives » et fonctionnelles que par rapport aux orientations et aux priorités particulières de la croissance monopoliste. Une bonne part de *ce* personnel scientifique et technique et une bonne part de *ces* recherches seraient d'une utilité faible ou nulle dans une société où la tâche prioritaire serait de satisfaire les besoins sociaux et culturels des masses ; une bonne partie des connaissances et des compétences disponibles ne présenteraient aucun intérêt dans une société communiste tandis que celle-ci se heurterait, pour commencer, au manque des connaissances, des compétences et des techniques nécessaires pour améliorer la qualité de la vie, pour mettre la science à la portée du peuple, pour réduire la fatigue et l'usure physiques et nerveuses que provoque le travail industriel, pour adapter le processus de travail aux besoins physiques et psychiques d'individus intellectuellement et affectivement développés.

La défense des intérêts professionnels *immédiats* des travailleurs scientifiques et techniques du capitalisme ; la défense de leur droit inconditionnel à des emplois où ils déploieraient leurs compétences *actuelles* relève donc d'une ligne politique *conservatrice* et n'incite à aucune politisation en profondeur. La radicalisation politique des travailleurs scientifique et techniques passe, au contraire, par la mise en question et par le refus des orientations et des contenus de leur activité professionnelle, de leurs compétences et donc de l'idéologie capitaliste qui imprègne les sciences et les techniques. Il est impossible, en effet, de considérer celles-ci comme idéologiquement « neutres » : elles portent l'empreinte de l'idée que la bourgeoisie se fait de leur fonction et des fins qu'elle leur assigne ou que, par la médiation du système dans lequel elles

baignent, elle leur « suggère » ou leur interdit. (...) La technologie et les sciences se développent, dans leur orientation d'ensemble et dans leurs priorités, en fonction des demandes de l'industrie et de l'Etat capitalistes, demandes qui ne sont évidemment pas du même type que celles d'une « société libérée. (...)

La culture et les compétences scientifiques et techniques portent ainsi clairement la marque des rapports de production capitalistes (autonomisation et aliénation des moyens de production et des forces productives en tant que « puissances étrangères ») et de la division capitaliste du travail qui sépare les travaux intellectuels et manuels, combine en *extériorité* les travaux qui concourent à la production du « *produit commun* », dénie aux travailleurs partiels toute possibilité de coopération volontaire, de compréhension et d'auto-détermination du processus de travail et de ses buts, sépare la décision et la conception de l'exécution, la capacité de produire des connaissances de la capacité de déterminer l'usage qui sera fait de ces connaissances. (...)

Autrement dit, si travailleurs technico-scientifiques et ouvriers sont bel et bien situés de la même manière *vis-à-vis du capital*, ils ne sont pas situés de la même manière *les uns par rapport aux autres* : tant que le travail technico-scientifique et le travail ouvrier sont menés *parallèlement mais séparément*, c'est un fait que les travailleurs technico-scientifiques produisent des moyens d'exploitation et d'oppression des ouvriers et doivent donc apparaître à ceux-ci comme des agents du capital, tandis que les ouvriers ne produisent par des moyens d'exploitation des travailleurs technico-scientifiques. (...)

Jusqu'à-là on considérait communément que la division, la spécialisation et la séparation des tâches étaient requises non pas par la division *capitaliste* du travail mais par les impératifs *techniques* de la production de série dans de grands complexes mécanisés. La parcellisation et la répétitivité des tâches étaient attribuées au souci de rationaliser la *division technique* du travail. Et c'est celle-ci qui semblait requérir que les parcelles de travail répétitif et non qualifié fussent programmées, surveillées, chronométrées et coordonnées par des techniciens responsables de tout ou partie du processus final complexe, de tout ou partie du processus de travail. Ces techniciens devaient avoir à la fois des connaissances et des compétences plus élevées et une autorité hiérarchique. (...)

Dès le départ, les patrons capitalistes ont d'abord recherché le maximum de pouvoir et de contrôle sur le travail salarié ; le processus de travail a été organisé dans ce but et les techniques de production ont été déterminées et façonnées en conséquence. (...) *Le type de contrôle et de discipline qui permet d'extorquer à l'ouvrier le maximum de surtravail n'est que rarement compatible avec le genre d'organisation du travail qui permet de produire le maximum de biens physiques avec le minimum de fatigue humaine.* (...)

Les conditions de l'efficacité productive maximum du travail ne peuvent donc être déterminées que collectivement par les travailleurs eux-mêmes : elle suppose leur participation collective volontaire, leur liberté de régler et d'organiser eux-mêmes le déroulement du processus de travail, de modifier et même de concevoir leurs outils. Toutes choses qui ne sont pas compatibles avec le pouvoir de disposition discrétionnaire du patron capitaliste. La productivité maximum du point de vue du capital est tout autre chose : elle est obtenue par la recherche des conditions qui permettent de produire la plus grande quantité possible de produits donnés *avec le maximum d'énergie humaine qui puisse être obtenu pour le minimum de salaire* (de capital variable). (...)

La parcellisation infinitésimale des tâches n'est pas la conséquence d'une technologie qui aurait évolué selon ses lois propres, indépendantes du contexte politique et social. Elle est la conséquence d'une technologie conçue pour servir d'arme dans la lutte des classes. (...)

Le travail a été rendu idiot *parce qu'on ne peut pas faire confiance aux ouvriers* : tant qu'ils disposent d'une parcelle de pouvoir dans leur travail, ils risquent de s'en servir contre ceux qui

les exploitent. L'organisation « scientifique » du travail, c'est avant tout la destruction scientifique de toute possibilité de contrôle ouvrier. (...)

Bref, l'autogestion technique (ou contrôle ouvrier) du processus de travail a révélé l'irrationalité technique et l'arbitraire politico-culturel de la division capitaliste du travail. Les expériences en question révélaient également qu'il n'y a aucune nécessité *technique* à la déqualification et à la robotisation des travailleurs ; il est possible, au contraire, d'agencer le processus de travail de manière qu'il soit en même temps un processus d'apprentissage continu : le travail productif et l'acquisition continue de connaissances et de capacités peuvent être confondus ; nul n'a besoin d'être confiné dans des tâches non qualifiées, stupides et subalternes ; la vie de travail (ou « carrière ») peut être évolutive et le travail s'enrichir progressivement, en permettant au travailleur de déployer des capacités de travail et de création de plus en plus étendues. (...)

La garantie de l'emploi et la certitude que les travailleurs eux-mêmes bénéficieront des gains de productivité (sous forme de salaire direct, de salaire social, de services collectifs gratuits, de temps libre, etc.) suppose une gestion sociale de la production sociale dans son ensemble. Ce n'est que dans le cadre de l'autogestion sociale que l'autogestion technique peut fonctionner et déployer toute son efficacité. Elle est incompatible aussi bien avec la gestion capitaliste *privée* qu'avec la gestion *bureaucratique* (centralisée ou non) : l'une et l'autre exigent le même type de division hiérarchique du travail et font également obstacle à la recherche de la productivité physique optimum parce qu'elles subordonnent également le travail au capital et, en séparant celui-là des moyens de production, ont pour effet de reproduire constamment les rapports de production capitaliste. (...)

En assumant eux-mêmes la majeure partie de la gestion du processus de travail, les ouvriers ont découvert (et démontré à l'encontre de ce que soutenait Marx) que les « sous-officiers de la production » sont des parasites. (...)

La division capitaliste du travail, avec sa séparation du travail manuel et intellectuel, d'exécution et de décision, de production et de gestion, est une technique de domination autant qu'une technique de production. On prétend que la domination est nécessaire pour maximiser la production. C'est faux. La domination est nécessaire pour maximiser l'exploitation, c'est-à-dire pour faire servir le maximum possible de travail à des fins qui ne sont pas celles du travailleur mais celles du capital. Et la fin du capital est son propre accroissement. Pour l'atteindre, il convient de séparer les producteurs de leurs produits, des moyens de production, du travail lui-même qui doit leur être imposé comme une quantité extérieure, préétablie, scellée dans les exigences inertes du processus de travail. D'où ce cercle vicieux :

1° Puisque le but de la production n'est pas la satisfaction des besoins des travailleurs, mais l'extorsion du maximum de surtravail, la production capitaliste ne peut pas faire fond sur la volonté de travail des travailleurs ;

2° Moins les fonctionnaires du capital font confiance à la volonté de travail des travailleurs, plus le travail doit être forcé, idiot et prédéterminé de l'extérieur ;

3° Plus le travail est forcé, idiot et prédéterminé de l'extérieur, moins les fonctionnaires du capital peuvent faire fond sur la volonté de travail des travailleurs.

Ainsi, parce que les rapports de travail s'établissent d'emblée sur fond de rapports antagonistes de classe, l'organisation hiérarchique et le contrôle du travail apparaissent toujours au capital comme la condition de toute production et comme un but en soi. Ils sont incorporés dans les méthodes et les outils de production et *apparaissent* ensuite comme des nécessités *techniques* du processus de production lui-même. *C'est pourquoi tous ceux qui, sous couvert de leurs compétences techniques, sont appelés à surveiller le bon déroulement de la production, travaillent en fait à la perpétuation de la division hiérarchique du travail et des rapports de*

production capitalistes. (...) Aucun impératif technique n'exige que des privilèges de statut, de pouvoir et d'argent soient attachés à certaines qualifications. (...)

Le plus souvent, la révolte des travailleurs intellectuels est profondément ambiguë : ils s'insurgent non pas *en tant* que prolétaires, mais *contre* le fait d'être traités comme des prolétaires : contre la division hiérarchique, la parcellisation et la stupidité de leur travail ; contre la perte de tout ou partie de leurs privilèges sociaux. (...)

L'attaque contre la hiérarchie à l'usine doit se prolonger par l'attaque contre le système scolaire qui en est la matrice et mettre ainsi en crise la capacité du système capitaliste à reproduire ses rapports sociaux et sa division hiérarchique du travail.

« Caractères de classe de la science et des travailleurs scientifiques », *LTM*, janvier 1974, n°330
Pourquoi l'invention d'un mécanicien relève-t-elle de « l'habileté » ou de « l'art » alors que *la même* invention relève de la science et de la technologie quand elle est présentée par une firme industrielle ? Pourquoi le psychologue d'entreprise est-il un « expert scientifique » mais non pas le militant ouvrier quand il bat les « experts » sur leur propre terrain ? (...) Notre société dénie l'étiquette de science et de scientifique aux connaissances, capacités et qualifications qui, non intégrées dans les rapports de production capitalistes, sont sans valeur et sans utilité pour le capitalisme et, pour cette raison, ne font pas l'objet d'un enseignement formel dans le cadre du système institutionnel de formation.

Échanges avec Marcuse

André Gorz, « L'Homme unidimensionnel », in *The Nation*, 25 mai 1964, réédité in Christophe Fourel et Clara Ruault, « *Écologie et Révolution* », trad. par Marc Mousli.

Je me demande si Marcuse n'exagère pas les effets de la technologie sur l'idéologie, la civilisation et la politique. Peut-on légitimement considérer la technologie comme une variable indépendante ? (...) La rationalité technico-scientifique est fondamentalement viciée par les conditions historiques de sa naissance et de son développement.

Réponse de Marcuse dans un débat conjoint avec Gorz en décembre 1969 (« Débat entre André Gorz et Herbert Marcuse », Archives André Gorz/IMEC/371/9/24)

Je veux commencer par signaler que je suis entièrement d'accord avec mon ami André Gorz que le terme de société technologique est tout à fait inadéquat parce qu'il minimise la différence essentielle qui existe encore, par exemple entre les deux sociétés technologiques aujourd'hui, entre la société capitaliste et la société soviétique.

Gorz, « Technique, techniciens et luttes des classes » 1971 (*CDT*)

L'homme unidimensionnel de Marcuse, en particulier, reste parfaitement ambigu à cet égard : la technologie y apparaît comme répressive parce que la société qui l'a engendrée est structurellement répressive, donc la technologie n'y pourrait que renforcer la répression. Mais la critique de *cette* technologie n'est pas tentée ; il n'est jamais clair si elle a été façonnée *ainsi* pour les besoins historiques spécifiques du capital ou si, au contraire, elle ne pouvait *par essence* convenir qu'à ceux-ci. (...)

On y passe sans crier gare de la critique *historique* de la technification à une critique de l'*essence* de la technologie et de l'attitude technico-scientifique en général. On y voit le capitalisme et la technologie se développer l'un par l'autre, engendrer le règne et l'idéologie des moyens, sans affronter ce qui, à notre avis, est la question de fond : l'indifférence aux fins est-elle propre à l'activité technico-scientifique *en général*, en vertu de l'attitude spécifique qu'elle requiert ? Ou

cette indifférence aux fins est-elle déterminée, au niveau de l'activité technico-scientifique *entre autres*, par la séparation, dans la division *capitaliste* du travail, entre activité, moyens et buts, théorie et pratique, science et peuple ; et par la production systématique (par *sélection* et *dressage*) de ce type d'individu « indifférent aux fins » qui correspond plus sûrement à l'*idée* que le capital se fait de l'activité technico-scientifique qu'à la logique interne de celle-ci ?

Échanges avec Illich

« Inverser les institutions », Archives André Gorz/IMEC/28

Je suis d'accord avec vos buts et en désaccord avec votre idéologie et votre méthode – ou absence de méthode. Pas plus que vous, je n'aime la *professionnalisation* qui réserve à des corps de diplômés l'exercice exclusif d'activités qui sont ou devraient être du domaine ou à la portée de tous. Mais pour faire la critique de cette professionnalisation, il conviendrait d'abord d'en connaître les racines afin de pouvoir les attaquer. Il ne suffit pas de *dénoncer* un type de société où la réglementation étatique des activités toujours *particulières* perpétue leur particularisme tout en étant rendu nécessaire par lui. Il conviendrait aussi, à mon avis, de montrer pourquoi cette société est ainsi structurée et par quel bout – avec quels instruments et quelles forces sociales, c'est-à-dire humaines – il faut l'attaquer pour la changer. Ce qui m'agace chez vous, c'est que vous proposez un discours intemporel et abstrait : on ne sait pas à *qui* vous vous adressez, avec qui (les législateurs éclairés ? les hippies ? les minorités opprimées ? les prolétaires ? les milliardaires revenus de tout ?) et par quels moyens (une conversion spirituelle ? une campagne électorale réformiste ? une lutte de masse longue et violente ?...) vous pensez pouvoir obtenir les changements que vous souhaitez et que vous avez tendance à présenter sous forme de propositions de loi et de changements institutionnels. En quoi vous vous rapprochez de Chs Reich et différez de Marcuse avec lequel vous avez pourtant (moi aussi) pas mal de choses en commun. En somme, je vous trouve très « américain » dans votre façon de définir de façon axiomatique des buts (une utopie) vous vous souciez de la pratique (de la lutte) susceptible de les réaliser et des ennemis (qui ne sont pas des institutions, mais des structures de classe dominant la classe qui domine grâce à elles) qu'il faudra vaincre. Cette indifférence à l'égard de la base matérielle et de la réalité politique vous entraîne à des simplifications curieuses. »

Lettre à D, 2006

Il plaçait l'idée d'« autogestion », qui était en vogue dans toute la gauche, dans une perspective nouvelle. Il confirmait l'urgence de la « technocritique », de la refonte des techniques de production dont nous avons rencontré à Harvard un protagoniste [Stephen Marglin]. Il légitimait notre besoin d'élargir notre espace d'autonomie, de ne pas le penser comme un besoin privé seulement.

« Socialisme ou écofascisme », *LS*, juillet-août 1973 (reproduit dans *Écologie et politique*)

Le principe, comme vous voyez, est toujours le même : il faut empêcher les gens de satisfaire leurs besoins de façon spontanée et autonome ; il faut que, pour leur satisfaction, ils dépendent de moyens institutionnels et industriels dont ils ne peuvent disposer que s'ils les *achètent* ou les *louent* aux institutions qui en détiennent ce qu'Illich appelle le « monopole radical ».

« Réinventer l'avenir », *Écologie et politique*, 1975

Ce type d'analyse est parfaitement recevable et utilisable pour des marxistes : ce que Illich décrit, ce n'est rien d'autre que l'extension des rapports marchands à tous les domaines de la vie individuelle et sociale, et leur domination par les monopoles industriels, bancaires et étatiques.

Ce qu'il dénonce, ce n'est rien d'autre que les rapports de production capitalistes, soutenus par la division capitaliste du travail : une division des tâches à la fois technique (parcellaire) et sociale (hiérarchique et inégalitaire) qui sépare les producteurs de leurs moyens de production et de leurs produits afin de mieux les asservir aux exigences du capital (à la loi du patron, à la vitesse des machines). Plus les moyens de production sont géants, mieux ils assurent cet asservissement, car moins ils sont contrôlables, maîtrisables et utilisables par les ouvriers qui y sont assujettis et par la communauté (ville, région) où ils sont implantés.

Bibliographie

- Littérature primaire de Gorz

Monographies

Stratégie ouvrière et néo-capitalisme, Paris, Seuil, 1964.

Le Socialisme difficile, Paris, Seuil, 1967.

Réforme et révolution, Paris, Seuil, 1969.

Critique de la division du travail, Paris, Seuil, 1973.

Articles *Nouvel Observateur*

« Le "socialisme" et la bagnole », *NO*, 11 mai 1966.

« La révolte des cadres », *NO*, 3 avril 1968.

« Pouvoir étudiant et pouvoirs ouvriers », *NO*, 22 mai 1968.

« Éducation : attention, écoles ! », *NO*, 9 septembre 1968.

« Communisme : le "Mai rampant" italien », *NO*, 17 février 1969.

« Environnement : "J'accuse..." », *NO*, 10 août 1970.

« La fin de l'atome français », *NO*, 12 octobre 1970.

« L'Occident est mûr pour le communisme » (*Il Manifesto*), *NO*, 23 novembre 1970.

« Comment peuvent-ils être OS ? », *NO*, 24 mai 1971.

« Révolution à l'italienne », *NO*, 14 juin 1971.

« Écologie : du soleil dans la maison », *NO*, 26 mars 1973.

« Travail : les outils de demain », *NO*, 18 juin 1973.

« Environnement : le scandale de l'été », *NO*, 13 août 1973.

« Socialisme ou écofascisme », *LS*, juillet-août 1973.

« L'idéologie sociale de la bagnole », *LS*, sept-octobre 1973.

« De l'électronucléaire à l'électrofascisme », *LS*, avril 1975.

« Nucléaire : la fin des experts », *NO*, 12 mai 1975.

« Médecine : la santé selon Ivan Illich », *NO*, 12 juillet 1975.

« Qu'est-ce que l'écologie politique ? », *LS*, juillet 1977.

« La nébuleuse écologique », *NO*, 22 août 1977.

Articles *Temps Modernes*

« Limites et potentialités du mouvement de mai », *LTM*, août-septembre 1968, n°266-267.

« D'un printemps à l'autre », *LTM*, avril 1969, n°274.

« Italie. Ni trade-unionistes ni bolchéviks », *LTM*, octobre 1969, n°279.

André Gorz et Philippe Gavi, « La bataille d'Ivry », *LTM*, mars 1970 n°284.

« Détruire l'Université », *LTM*, avril 1970, n°285.

« Présentation [du dossier italien] », *LTM*, août-septembre 1970, n°289-290.

« Technique, techniciens et luttes des classes », *LTM*, août-septembre 1971, n°301-302.

« Le despotisme d'usine et ses lendemains », *LTM*, sept-oct 1972, n°314-315.

« Quelle gauche ? Quel programme ? » *LTM*, janvier 1973, n°318.

« Leurs fabriques et les nôtres », *LTM*, octobre 1973, n°327.

« Caractères de classe de la science et des travailleurs scientifiques », *LTM*, janvier 1974, n°330.

« Présentation », *LTM*, juin 1974, n°335.

« Le programme caché de l'éducation permanente », *LTM*, novembre 1974, n°340.

« Pour une critique des forces productives – Réponse à Marc Rakowski », *LTM*, janvier 1976, n°355.

« L'escroquerie nucléaire », *LTM*, janvier 1977, n°366.

+ Numéros *Temps Modernes* : avril 1970, août-sept 1970, août-sept 1971, sept-oct 1972, janvier 1974, janvier 1976

- Littérature secondaire

Opéraïsme

Allavena, Julien, *L'Hypothèse autonome*, Paris, Amsterdam, 2020.

Balestrini, Nanni et Moroni, Primo, *La Horde d'or, Italie 1968-1977. La grande vague révolutionnaire et créative, politique et existentielle*, Paris, L'Eclat, 2017, trad. Jeanne Revel et Jean-Baptiste Leroux, Pierre Vincent Cresceri et Laurent Guilloteau.

Callonges, Yann et Randal, Pierre Georges, *Les Autoréductions. Grèves d'usagers et luttes de classes en France et en Italie, 1972-1976*, Paris, Bourgois, 1976.

Collectif, *Usines et ouvriers. Figures du nouvel ordre productif*, Maspero, Paris, 1980.

Dumont, Jean-Pierre, *La fin des OS ?* Paris, Mercure de France, 1973.

Grisoni, Dominique et Portelli Hughes, *Luttes ouvrières en Italie de 1960 à 1976*, Aubier Montaigne, Paris, 1976.

Il Manifesto, *Pouvoir et opposition dans les sociétés post-révolutionnaires*, Paris, Seuil, 1978.

Panzieri, Rainero, *Quaderni Rossi*, 5, 1965, trad. française « Conception socialiste de l'enquête ouvrière », in Quaderni Rossi, *Luttes ouvrières et capitalisme d'aujourd'hui*, Paris, Maspero, 1968.

Trentin, Bruno, *La Cité du travail. Le fordisme et la gauche*, Paris, Fayard, 2012.

Tronti, Mario, *Nous opéraïstes*, Paris et Lausanne, Ed. d'en bas et Ed. de l'Eclat, 2013, trad Michel Valensi.

—, *Ouvriers et capital*, tr. fr Yann Moullet-Boutang, Paris, Entremonde, 2016.

Wright, Steve, *À l'assaut du ciel. Histoire critique de l'opéraïsme*, tr. Senonevero et Julien Guazzini, Genève et Paris, Entremonde, 2022.

Technocritique

B., Nicolas et B., Anthony, « Du système d à un projet de société : la low-tech au-delà du bricolage », *Blog Ingénieurs engagés*, novembre 2022.

Illich, Ivan, *La Convivialité*, Paris, Seuil, 1973.

—, *Énergie et équité*, Paris, Seuil, 1975.

—, *Némésis médicale*, Paris, Seuil, 1975.

—, *Le Travail fantôme*, Paris, Seuil, 1980.

Marcuse, Herbert, *Éros et civilisation*, tr. J.-G. Nény et B. Fraenkel, Minuit, Paris, 1963.

—, *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, tr. Monique Wittig, Paris, Points, 1968.

—, *Sommes-nous déjà des hommes ?*, Alboussière, QS? Éditions, 2018.

—, *Culture et société*, tr. Gérard Billy, Paris, Minuit, 1970.

—, *Actuels*, Galilée, Paris, 1976.